

Année 1912

Le courrier de Philippe Tommy-Martin (24 ans) pendant son séjour au Mexique.

MEXICAN TELEGRAPH COMPANY
VIA GALVESTON.

Comunicación rápida entre oficinas de la Compañía, Centro y Sud America, Los Estados Unidos y todas partes de Europa, etc.

Ciudad de Mexico, Avenida del Cinco de Mayo, 57. Vera Cruz, Calle de la Independencia, No. 1.

Date NOV 27 1911

215 NEWYORK 6,5 CGX
TOMMY MARTIN APARTADO 1227 MEXICO
ARRIVE HIER REPARS MERCREDI 29
H TOMMY MARTIN .

3 47PG.

LA RECTIFICACIÓN DE PALABRAS DUDOSAS, DEBERÁ SOLICITARSE POR MEDIACIÓN DE LA COMPAÑIA, QUIEN SE ENCARGARA DE OBTENERLA SIN EXPENDIO ALCUNO.

Lettre de Philippe TM à son frère Jacques TM

Mexico,

vendredi 5 janvier 1912

Mon cher frère,

Je n'ai presque pas écrit depuis mon arrivée ici qui s'est effectuée le 9 décembre ; je viens seulement de boucler à l'instant mes lettres du jour de l'an et je termine par toi la série des oncles et frères.

J'ai tenu avant tout à m'acclimater et cela a consisté à dormir l'après-midi (en subissant sans y résister le sommeil que donne l'altitude aux nouveaux arrivants) et à sortir le matin dès que j'étais levé, car les chambres sont à ce moment plus froides que l'extérieur et il n'y a pas de cheminées.

J'ai été très étonné par New York, non pas que j'y aie vu des choses auxquelles je ne m'attendais pas, mais au contraire parce que j'y ai trouvé tout ce dont on parle quand on parle de New York, et je croyais que c'était très exagéré, que c'était du bluff, tandis que c'est la réalité.

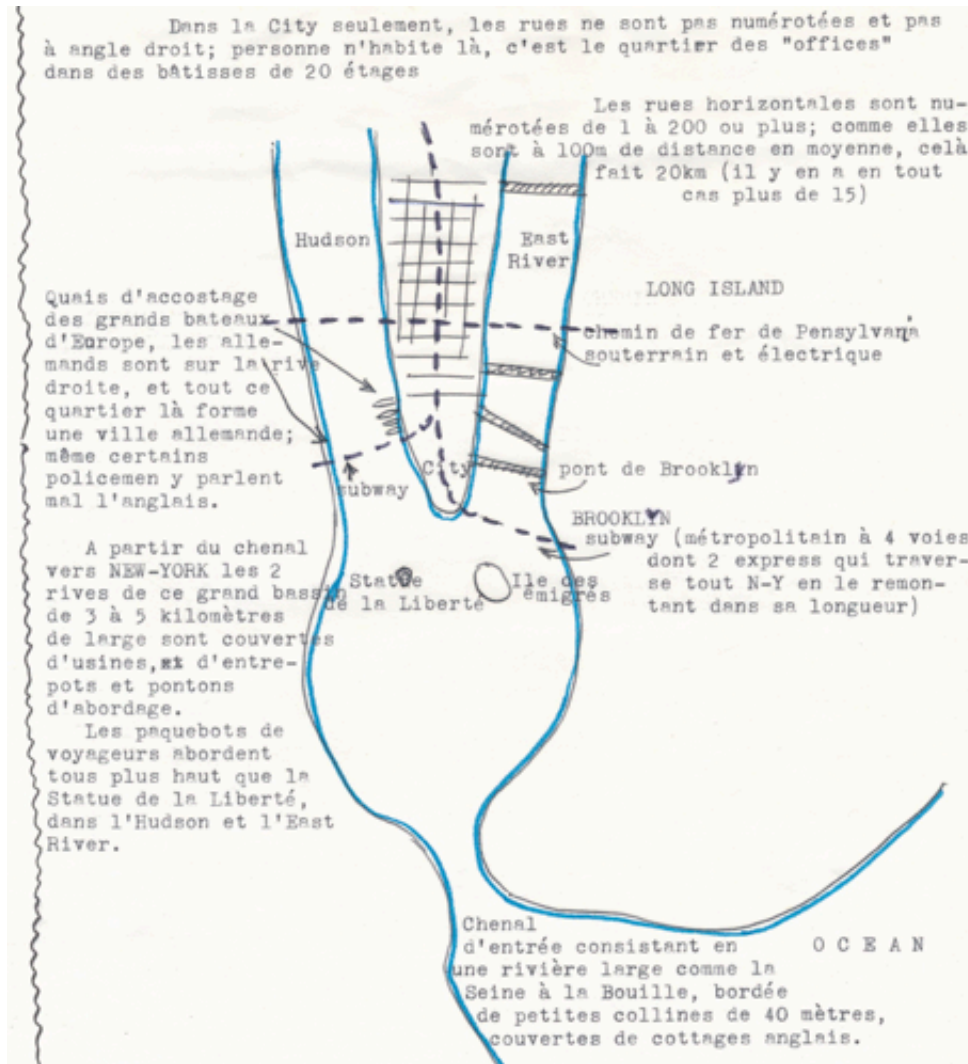
Le port, dès son entrée, m'a fait l'impression d'être le plus grand du monde et le mieux situé naturellement pour le devenir.

Ils ont (je ne sais pourquoi, la latitude ou l'éloignement de la mer) des marées d'un mètre seulement ; ils ont à leur disposition un bras de mer et un fleuve gigantesque, tellement gigantesque que c'est sur le bras de mer (l'East River) qu'ils ont fait des ponts, et jusqu'ici ils ne traversent encore l'Hudson qu'en tunnel. Entre les deux une langue de terre où se trouve tout le centre de la ville, et par une chance inouïe cette langue de terre est du roc sur lequel tient merveilleusement tout ce qu'ils bâtissent.

L'Hudson, l'East River et leur confluent sont sillonnés par des myriades de ferry-boats ; chaque ligne a des départs toutes les cinq minutes, et on peut charger là dedans un millier de personnes et une quinzaine de voitures.

Ce trafic confond complètement quand on pense à tout ce qui passe déjà par le pont de Brooklyn ; à propos, le pont de Brooklyn n'est plus seul. L'East River est franchie par trois autres ponts, dont deux aussi gigantesques que le premier et tout près de lui ; et malgré cela on continue en Europe à ne parler que du fameux pont de Brooklyn.

La géographie de New York est très simple et bien que tu la connaisse peut-être, je vais te la refaire ici :



Dans une avenue sur deux se trouve un « Elevated » (métropolitain en l'air) avec une ligne de tramway au-dessous. Tous les tramways s'arrêtent au commencement de chaque bloc si on leur fait signe, c'est à dire après la traversée de chaque rue. Ils sont très grands et très souples (j'ai entendu dire par mes professeurs qu'ils chargeaient trop leurs moteurs électriques en leur faisant développer trop de force, ce qui les use ; en tous cas ils savent très bien les manier, et dans le métro comme dans les ascenseurs, j'ai toujours admiré la souplesse de leurs commandes électriques).

Les autobus, il n'y en a que dans la cinquième avenue, sont loin de valoir même les vieux de Paris. Les trams vont lentement à cause de la circulation. Si on veut aller vite on prend le Subway jusqu'à une station principale, on traverse un trottoir de 4 m, saute dans l'express et on est mené très vite à destination.

Dans les quartiers extérieurs, les Américains, gens astucieux, n'ont mis que trois voies à leur métro, c'est-à-dire que les express n'ont qu'une voie le matin ; ils les font tous aller vers la ville, et le soir tous aller

vers le dehors. La construction des Elevated et du métro est des plus primitives. C'est un amas de poutres en fer certainement sans aucun calcul. Ils en ont mis tous les mètres pour soutenir la voûte dans le métro, comme cela ils sont à peu près sûrs que ça tiendra, sans avoir rien à calculer et sans s'occuper de la qualité du métal.

En fin de compte leur métro va plus vite que le nôtre (même l'omnibus) et passe plus souvent (même l'express). Comme il y a dix grandes voitures dans l'express, on peut toujours s'asseoir sauf pendant deux heures de presse et encore. Le matin à 9:00 et le soir à 5:00 (fermeture des bureaux) on s'assied froidement sans offrir sa place aux dames (sur 10 il y en a neuf de 15 à 30 ans) ; on se rendrait ridicule et on aurait l'air d'un indiscret. Elles vous poussent d'ailleurs en vous mettant les deux poings dans le dos au moment d'entrer.

Elles ont toutes des jupes courtes et des bas à jours, même par les plus grands froids ; comme elles sont jeunes, qu'elles ne portent que du velours, de la soie, de la dentelle, des fourrures et des bijoux, c'est toujours agréable à regarder, mais il n'y a aucune coupe là dedans et pas de goût.

C'est comme en cuisine, un mélange de bonnes choses fait rarement un mauvais plat, mais un bon plat demande de l'art.

Ceci s'applique aux Américaines que j'ai vues, c'est-à-dire aux midinettes et employées de magasin. Elles ne s'achètent que des choses qui coûtent cher. Je comprends maintenant pourquoi l'Amérique consomme la moitié de la soie du monde.

Les taxautos de M. Lazare Weiller sont bien, mais ils coûtent en dollars ce qu'ils coûtent en francs à Paris. Aussi tout le monde sort-il du théâtre en tram ou en métro.

Le théâtre où l'on va est une espèce de café-concert convenable. Le public qui vient là se reposer de sa journée (car je ne crois pas qu'il y ait de rentiers à New York) est toujours content. Les sifflets indiquent le comble du contentement (au Mexique aussi du reste), et s'ils sont très mécontents ils ne disent rien du tout. On passe gratuitement aux entractes des verres d'eau fraîche sur des plateaux.

C'est du reste l'habitude dans tous les restaurants de vous donner, dès que vous arrivez, un verre d'eau et du beurre que l'on vous renouvelle pendant tout le repas. Malheureusement le verre est rempli de morceaux de glace et le beurre est souvent jaune et salé.

Dans tous les wagons de chemin de fer américain, il y a une fontaine avec un verre d'eau, et tout le monde va y boire sans rincer le verre. Au moment d'arriver, on se brosse et s'époussette au nez des voisins.

Ces fameux wagons américains sont très inférieurs aux wagons européens comme confort (y compris les Pullmans où l'on dort et l'on mange et où on ne sait pas où se mettre au moment où les garçons démontent les lits).

En plus du manque de confort il y a à peine de quoi mettre un colis de main, d'où la forme plate des valises américaines que l'on glisse sous ses jambes. Dire que les snobs ont de ces valises en Europe où elles n'ont plus cette raison d'être !

Le matin dans le Pullman tout le monde va faire sa toilette dans le même cabinet de toilette, les femmes à un bout du wagon, les hommes à l'autre. On y est entassé dedans, sept ou huit à attendre son tour, les deux premiers qui passent sont les employés du Pullman qui ne se pressent pas de vous céder la place. Un honneur pour le voyageur américain c'est que le contrôleur vienne lui taper sur l'épaule, s'asseoir à côté de lui et causer.

Les chemins de fer mexicains ont été construits à l'américaine, et avec du matériel américain, les wagons sont tous à bogies, mais c'est parce que huit roues répartissent mieux leur poids sur la voie peu solide que six ou quatre. Ils ont même beaucoup de bogies à six roues au lieu de quatre, ce qui est très rare en Europe, mais c'est pour le même motif.

Les traverses de chemin de fer sont placées comme elles sont tombées sur le sol, à des distances irrégulières et pas parallèlement les unes aux autres. Pour les vitesses qu'ils font, c'est suffisant et cela permet de construire vite. Le chemin de fer de Veracruz à Mexico construit par les Français au moment de l'intervention, a été fait avec des soins exagérés, me disait un ingénieur venu pour y travailler autrefois.

Les maisons à 20 étages en moyenne (deux ou trois dépassent 250 m avec une quarantaine d'étages) de la City me semblent bien remplir leur but, et je regrette que nous ne les employions pas en Europe. Elles permettent dans une ville où les loyers sont chers de louer bon marché des bureaux pour les affaires (offices).

Les maisons sont très claires, bien chauffées, bien ventilées, bien éclairées, water-closets nombreux et très propres (c'est pour cela qu'il n'y en a pas dans les rues de New York), lavabo d'eau chaude et eau froide et téléphone dans chaque bureau.

On a l'usage de tout cela et d'un office de deux grandes pièces pour 25 dollars (125 francs par mois).



Broadway.

Ces grandes maisons en contribuant à l'hygiène et en abaissant les prix, permettent de plus de concentrer le quartier des affaires sur une plus petite étendue de terrains. Si le quartier des affaires à Paris était concentré à la Bourse et à la rue Réaumur, les affaires en seraient facilitées.

Cette méthode a tellement tout facilité à New York qu'elle a fait bouler de neige et que tout le monde a un office dans la City. Au contraire à Paris il y a bien des gens qui n'ont pas d'office ; ils ont un bureau dans leur usine ou bien un cabinet de travail chez eux. À quoi leur servirait un office au sens américain du mot, puisqu'il n'y a pas à Paris un quartier d'affaires très resserré où l'on trouve à louer des bureaux bon marché avec tout le confort moderne.

L'Office n'est permis à Paris qu'aux affaires riches et actives, tandis qu'il fait partie à New York de la vie de tous les habitants mâles. Et même des autres puisque près de la porte de chaque office se trouve pour recevoir les visiteurs, une téléphoniste, dactylographe élégamment vêtue (on ne met pas la main à son chapeau pour lui parler).

Mais si par malheur on fait deux pas en entrant dans un restaurant (les cafés n'existent pas, il n'y a que des bars) sans enlever son chapeau, on est un goujat. Il en est de même si l'on garde son chapeau dans un ascenseur public où se trouve une femme.

Les grands magasins ne m'ont étonné ni par leur grandeur, ni par leur luxe, ni par leur foule. Nous sommes encore en avance à Paris. De plus ils m'ont fait l'impression d'avoir bien moins de variétés d'objets à vendre, en ce sens que pour les chemises blanches par exemple on en trouverait à tous les prix et de toutes les formes à la Belle Jardinière, tandis qu'à New York il n'y en aura que deux ou trois types. Cela s'explique assez par la formation du peuple américain qui est seulement composé d'une seule classe d'individus. Ils s'habillent tous de même, et comme ils ont adopté les mœurs américaines, ils adoptent de même la mode sans discuter.

C'est le peuple le moins poli, mais en même temps celui qui fait le moins d'histoires, qui discute le moins.

La vie fiévreuse de New York est bien moins forte que celle de Paris. Comme me l'expliquait mon camarade qui est ingénieur là-bas depuis un an, à 12 ou 15 000 fr. on travaille moins et on mène une vie beaucoup plus large qu'en Europe. Les employés travaillent de 9:00 à 6:00 avec une heure au milieu de la journée.

Il y a dans toute la ville de New York de bons restaurants italiens ou français (à la carte ou non) où l'on mange pour entre deux et quatre francs. C'est à ce point de vue équivalent à Paris. Il y a de plus, mais la cuisine est alors purement américaine, les Chids' : ce sont les restaurants à la carte très bon marché (correspondant aux alkoholfrei de Zurich) ; on les rencontre pour ainsi dire tous les cent mètres au centre de la ville (le centre de la ville est ce qui vient immédiatement au nord de la City. C'est là que sont les hôtels, les théâtres et les magasins ; plus au nord encore sont les quartiers purement d'habitations comme la plaine Monceau).

Les pensions de famille (boarding houses) sont à partir de 40 fr. par semaine. Pour 50 fr. par semaine on est sûr de trouver une chambre avec éclairage électrique, trois repas par jour et usage gratuit du bain. Étant donné le confort dont on jouit, ce n'est pas plus cher qu'à Paris.

J'ai entendu dire par des étrangers qu'il était difficile de trouver des pensions de famille (suffisamment convenables pour qu'une dame puisse y aller) à moins de 10 fr. par jour. Le prix qu'ont payé des jeunes gens que je connais était de 50 fr. par semaine.

Entre autres un jeune Américain de 20 ans employé à New York m'a raconté qu'il utilise son mois de congé chaque année en venant en Europe. Cela lui coûte 2000 fr. tout compris, dont 700 pour le voyage aller et retour, en évitant les bateaux extra rapides et par suite extra chers, qui sont du reste la minorité au contraire de ce que l'on croit en France.

Cet américain en débarquant a demandé au cocher un hôtel bien. Celui-ci le conduisit au Ritz à 50 fr. par jour. Il déménagea ensuite et se trouva à 50 fr. par semaine. Il a trouvé néanmoins la vie de Paris plus chère que celle de New York.

Comme conclusion je crois que la vie de New York n'est chère que pour les étrangers de passage, comme celle de Paris qui est à ce point de vue la plus chère du monde, et comme celle de Mexico aussi.

New York ne me semble pas une ville agréable à habiter ; c'est bon pour y gagner de l'argent. On y chercherait en vain les bons restaurants de Paris et ses théâtres. Le Brevoort et le La Fayette ainsi que les deux cafés Martin ont des dîners à 7,50 fr. en musique (cuisine française, garçons français) ; c'est ce qu'il y a de mieux à New York comme dîner et comme public. C'est très bien, mais ça n'atteint Paris ni comme prix, ni comme qualité ni comme toilettes.

Les Américains se figurent que New York est la ville du monde la plus animée. C'est cependant inférieur à la circulation de Paris. Tout le monde est correctement habillé, mais personne n'est chic. Les chapeaux tubes le soir sont rares et vieux. Je n'ai vu de vraiment bien que quelques vieux Américains le dimanche matin, dans la partie chic de la cinquième avenue ; on voyait que c'était des habitués de Paris.



Elevated.



Central park.

Dans les cafés et restaurants le soir on vous fait la tête, ou même on vous refuse l'entrée si vous ne venez pas avec des dames. La présence des dames oblige les messieurs à dépenser plus d'argent. Les cafés de nuit sont toujours bondés et mortellement ennuyeux.

La foule a l'air ravie (c'est absolument une foule de provinciaux venus pour s'amuser ; ils sont contents du fait qu'ils ont payé et qu'ils sont là). Au milieu de la salle, des chanteuses et chanteurs se relaient. Le propriétaire met sur ses prospectus que les cafés de Montmartre sont une pâle copie du sien.

Les nègres de New York sont blancs et tous porteurs dans les gares de chemins de fer. Ces gares (gare de Pennsylvanie et New York Central non encore terminée) sont bien les plus grandes du monde pour le luxe de la construction, colonnades de pierre immenses et inutiles, et aussi pour le luxe des applications techniques : tous les trains électriques et souterrains, téléphones claironnant les départs des trains dans les salles d'attente (l'employé crie cela depuis le quai dans de petites armoires qu'il ouvre). Mais pour l'affluence des voyageurs et le nombre de trains, je n'ai rien vu qui rappelle même de loin la Gare Saint-Lazare ou même celle du Nord.

Le climat de New York est, paraît-il, en exceptant sans Francisco et la Californie, un des plus doux des États-Unis (la nouvelle Orléans est d'une chaleur insupportable l'été). C'est en tout cas un climat des plus rudes comparé au climat européen. Des vents violents et très froids l'hiver et une chaleur étouffante l'été m'a-t-on dit. Mon séjour de novembre m'a suffi ; c'est le climat rude.

Les maisons d'habitation les plus neuves et les mieux de New York sont en amont sur les bords de l'Hudson. Elles ont en moyenne de huit à seize étages. L'entrée en bas est très luxueuse, très grande, marbres, bronzes, hommes équipés luxueusement d'un uniforme, jeune téléphoniste en corsage de soie, collier de perles, bras nus, avec des bagues et des bracelets, quatre ou cinq ascenseurs ; mais les appartements, avec tout le confort moderne, ont des pièces petites et ne sont pas hauts de plafond. L'appartement neuf parisien est supérieur, mais comme il n'y a que cinq appartements dans une maison française, on ne peut pas se permettre autant de luxe dans le vestibule d'entrée.

Il est bien vrai que l'on ne se sert pas des escaliers dans les maisons élevées américaines, je suis toujours redescendu par l'ascenseur, sauf deux ou trois fois où je me suis perdu dans des escaliers infects où se trouvent à chaque étage des lances pour le cas d'incendie. Huit étages seulement à descendre par l'escalier sont d'une lenteur désespérante.

Les ascenseurs, tous manœuvrés par un jeune homme spécial, vont à une très grande vitesse. J'en ai vus une fois dans un vestibule dix d'affilée dont cinq marqués d'une lanterne rouge ; c'était les express pour à partir du 12e jusqu'au 20e. J'étais au 14e plus vite que chez tante Albert Martin, et avec un démarrage très doux, de même que l'arrivée. Le maximum que j'ai vu était 21 ascenseurs, dont 7 express. Il y a toujours sur chaque porte d'ascenseur un cadran qui marque l'endroit où se trouve l'ascenseur à chaque instant.

Lettre de Philippe TM à sa sœur Laure JN

Mexico,

le 2 janvier 1912

Ma chère Laure,

J'ai subi en arrivant ici les fatigues du climat, une espèce de maladie du sommeil que tous les débutants ont, paraît-il, et j'ai remis la confection de mes lettres à plus tard. La fameuse pneumonie du Mexique (ou plutôt de Mexico) est très réelle, mais elle n'est pas du tout causée par le froid, car le climat est idéal même le soir. Mais la sécheresse et l'altitude dessèchent la peau ; dès que l'on se remue sans boire, on a la bouche sèche à en pleurer ; si le poumon est aussi dans cet état, il est évident qu'il se prête plus facilement à la maladie.

Voici l'exemple d'une des rares journées où nous n'avons rien de particulier à faire.

Jean se lève à 6:30, on lui amène son cheval et il va faire un tour au bois de Chapultepec (le bois de Boulogne de l'endroit, avec l'habitation du président de la République au milieu, sur une petite colline dont les rochers ont été sculptés par les Aztèques).

À 8:00, déjeuner à l'américaine : oranges, œufs, café au lait consommé dans l'ordre indiqué.

À 8:30 départ de Jean pour son bureau et intention de Philippe d'écrire des lettres, mais il ne fait pas chaud dans la chambre refroidie par la nuit ; les cheminées n'existent pas, il faut sortir au soleil avant de commencer la journée.

Je sors donc dans l'avenue de Chapultepec sur laquelle donne ma fenêtre, une demi-heure après je me précipite chez Berlitz où je cause agréablement avec un Espagnol charmant, et fumant des cigarettes.

Je passe demander el señor Tommy Martin au bureau de l'Afinadora. Jean sort avec moi et me présente à un ami quelconque que nous allons voir dans son bureau.

Je passe me faire cirer les bottines sur la place de la cathédrale (on ne nettoie jamais les bottines chez soi, elles sont d'ailleurs beaucoup mieux faites comme cela). On donne ses vêtements une fois par semaine au tailleur pour qu'il les nettoie et repasse. Autres habitudes américaines : les astucieux qui n'ont que deux complets, passent chez le tailleur quand ils y pensent, et y changent de vêtement, enfilant le propre et laissant le sale.

Cette place au centre de la ville est très commode, à deux pas de la pension où nous mangeons (Mme Pémoulier), du bureau de Jean (Capuchinas) et de tous les magasins ; tous les tramways de la ville y passent. S'il est donc très facile de se rendre au centre de la ville, il est plus difficile d'en sortir, car il s'agit de choisir avec tact parmi des voitures aux destinations bizarres : j'ai le choix entre « Mixcoac », « Tacubaya » et « Colonia Roma via avenida Oaxaca ».

Après le déjeuner qui a lieu entre 1:30 et 2:30, je dois dormir. À 5:00 Jean vient me prendre pour faire une visite à la Légation de France ou ailleurs. Je vais prendre une leçon d'espagnol pendant que Jean retourne signer son courrier jusqu'à 8:00. Après le dîner, Jean tombe de sommeil et on va se coucher.

Il faut une demi-heure en voiture du centre de la ville à l'endroit où nous habitons ; on perd beaucoup de temps, mais nous avons l'avantage d'habiter le quartier chic et agréable, celui des Européens et des Mexicains civilisés.

Une série de rues larges asphaltées, avec des arbres sur les trottoirs et des jardinets devant les maisons ; la plupart sont des hôtels très étroits de façade, avec un étage au plus à cause des tremblements de terre, et tout en profondeur. Ça commence par le salon, ça continue par les chambres à coucher et ça finit sur un jardinet. On va d'une chambre à l'autre en passant par un balcon couvert sur lequel donnent toutes les pièces.

Au centre de la ville, au lieu d'être construites à la mexicaine, toutes les maisons sont construites à l'espagnole avec un patio central où toutes les pièces s'aèrent et s'éclairent ; cela donne lieu à des motifs architecturaux très jolis.

Ces maisons qui étaient autrefois des hôtels sont maintenant toutes envahies par le commerce et les bureaux ; les gens riches ont émigré dans les nouveaux quartiers, dans des maisons à la mexicaine.

De toutes les maisons de mon quartier on voit sortir des voitures de maître ou des autos. Il paraît que les Mexicains se payent cela avant d'avoir de quoi manger. Leurs plats nationaux qui sont d'ailleurs excellents ne coûtent pas cher à confectionner ; ce sont des haricots ou du riz, avec des fruits exotiques qui sont très variés et bon marché ; il y a de quoi se nourrir.

Je n'ai jamais vu de ville de 400 000 habitants avec autant de voitures, d'automobiles, de fiacres et de taxis qu'à Mexico. Les taxis sont les mêmes petits Renault rouges qu'à Paris.

Le jeudi soir et le dimanche à 12:00, toutes les personnes qui ont une voiture vont se montrer en grande toilette dans la rue la plus fréquentée de la ville. Il y en a tellement que les voitures sont obligées d'aller au pas, et on circule difficilement sur les trottoirs, c'est très intéressant.

J'avais offert dans le train de Veracruz, des fleurs à une charmante Mexicaine dont les parents voyageaient avec moi. Comme un bienfait n'est jamais perdu, j'ai eu le plaisir de la rencontrer dans un des plus chics équipages le jour de la parade ; et j'ai eu de gracieux sourires qui ont épaté un français qui se trouvait avec moi et me savait arrivé depuis deux jours.

J'ai assisté cinq jours après mon arrivée au banquet et au bal offert par le Cercle français au Président de la République (Madero). Le Cercle a l'air d'un petit palais avec ses colonnes (imitation marbre) et ses deux grandes salles dont le plafond va jusqu'au toit avec des galeries en balcon.

La décoration avait coûté une douzaine de mille francs. C'était féerique, tous les murs disparaissaient sous les fleurs, et c'était de très bon goût. Dans l'escalier d'honneur à deux branches, il y avait des rangées de soldats baïonnette au canon. Il y avait des troupes dans la rue ; quant à la façade extérieure tout illuminée, on l'aurait prise pour la façade du Moulin Rouge un soir de réveillon.

J'ai passé trois jours à la mine de Dos Estrellas (180 km de Mexico), la plus grande mine d'or et d'argent du Mexique. Un ami de Jean, M. de Fond-Réaulx, m'a présenté. Le directeur, ancien ministre, qui recevait en moi l'Afinadora, a été charmant. Je logeais chez lui et en partant on m'a bourré les poches de minerai valant brut 16 000 fr. la tonne (j'en ai pour 1 kg, cela fait 16 fr.).

Merci de vos vœux, je vous souhaite toutes sortes de prospérité et des affaires actives (à propos où en sont les primes ?). Je t'embrasse.

Philippe.



Marquetas - La maison du Dr Mertens, sa mûle et son mozo.

Carte de Philippe TM à son frère Jean TM

Près de Marquetas

Mardi 22 janvier 1912

Mon cher frère,

J'étais hier à la mine d'El Favor où j'ai été fort bien reçu à l'hôtel de la compagnie, sans avoir rien à payer. Ils sont là quatre blancs en dehors des Indiens. J'en ai vu trois, je crois que le directeur n'était pas là.

Ils m'ont montré un paquet de barres qu'ils destinaient à l'Afinadora au lieu de Monterrey (pour faire une prueba et voir qu'est-ce qui était le meilleur marché). Je leur ai affirmé, ainsi que tu me l'avais dit, que l'expérience serait en faveur de l'Afinadora. C'est l'exemple d'Amparo qui les a décidés à agir ainsi, je crois.

Si tu as des affaires avec eux, remercie-les de m'avoir nourri et logé pendant un jour et demi.

Le médecin belge du pays, le docteur Mertens, me dit qu'Amparo est très intéressant à voir, et que le directeur anglais M. Awer (ou un nom comme ça) reçoit bien. Es-tu en relation d'affaires avec lui ?

Je reprends le train lundi 25 janvier à Magdalena pour Guadalajara.

Carte de Philippe TM à son frère Jean TM

Magdalena,

vendredi 2 février 1912

Mon cher frère,

Je t'écris du bureau de poste de Magdalena. Demain je visite la sous-station qui se trouve à une heure d'ici, je vais coucher à Tequila, puis prendrai le train lundi à Tequila pour Guadalajara (ce train ne part de Magdalena terminus que trois fois par semaine).

La vie dans les hôtels du pays n'est pas chère. Tu peux toujours correspondre très vite avec moi en t'adressant à la Compania de Tranvias de Guadalajara. C'est là que sont tous les bureaux ; ils ont le téléphone le long de tout le réseau électrique et peuvent me trouver comme ils veulent.

Je vais tâcher d'aller à Amparo ; tâche donc de me trouver immédiatement une lettre de présentation pour le directeur, M. Howard ; la compagnie de tramways m'en donnera peut-être une, mais je ne sais pas s'ils le peuvent et s'ils le voudront. D'autre part en me présentant moi-même j'ai peur de ne pas faire un séjour profitable.

Amitiés. PH.T.M



Le Dr Mertens et ses cuisinières indiennes.

Carte de Philippe TM à son frère Jean TM

Guadalajara

Lundi 5 février 1912

Mon cher frère,

Je viens en rentrant ici de trouver toutes tes lettres, y compris un télégramme que je ne comprends pas, car je crois t'avoir envoyé de mes nouvelles tous les deux jours en moyenne. J'ai dit à l'hôtel de renvoyer dorénavant les télégrammes à M. Pinson à la compagnie de tramways, tu n'auras plutôt qu'à me l'adresser directement là.

Je vois d'après la date que tu dois être près de la fin de tes embêtements, comme il y a fête cela a dû te donner du répit. Je vais voir M. Pinson demain et repartir pour Amparo ou Colima, où l'usine électrique de Puente Grande suivant les circonstances. Je fais attention à ma santé et dors après déjeuner.

J'ai passé la nuit à Tequila, la plus jolie petite ville mexicaine que j'ai vue, à côté de la grande barranca, je n'ai pas eu le temps d'aller jusqu'au fond.

Amitiés, Philippe.



Carte de Philippe TM à son frère Jean TM

Jeudi 8 février 1912

Mon cher frère,

Envoie-moi l'adresse de Pierre que je n'ai pas. Pour la chambre, l'habitude en Allemagne est de payer moitié prix quand on s'absente un mois. J'espère qu'en tout cas tu fais déduire le petit déjeuner et l'éclairage.

Je pars demain matin pour Amparo au lieu de ce matin.

Amitiés, Philippe.

M. Pinson m'a dit qu'il t'avait vu moult fois.



Guadalajara.



Le grand hôtel français.

Carte postale de Philippe TM à son frère Jean

Vendredi 9 février 1912

À 10 km de Guadalajara
Au fond de la grande barranca

En costume de campo avec le contremaître mexicain de l'usine électrique, au fond de la grande barranca qui à cet endroit a plus de 600 m de profondeur, bien que la photo n'en donne pas l'impression. En haut il fait le printemps perpétuel du Mexique, et en bas on cultive déjà la canne à sucre. C'est l'inverse de l'Europe, au lieu de circuler dans les plaines et faire de temps en temps des ascensions de montagne, on circule sur les montagnes et on descend de temps en temps au fond des barranca (gorge).



Philippe Tommy-Martin à Barranca.



Lettre de Philippe TM à son frère Jean TM

Guadalajara

Mercredi 14 février 1912

La révolution a éclaté en Jalisco depuis quatre jours, parce que le gouverneur de Guadalajara a mis en prison un dénommé Salvador Gómez dont je vois la photographie sur des affiches chez les coiffeurs.

La ville de Guadalajara est tout ce qui y a de plus calme. Hier soir il y avait un bal costumé où j'ai été prendre mes ébats en espagnol au milieu de la bonne société de Guadalajara, paraît-il ; ça m'a coûté 10 piastres de vêtements, entrée, voiture... Mais je désirais voir un beau bal mexicain, c'était très joli et j'ai dansé presque tout le temps, car j'arrive maintenant à me tirer d'affaire ; n'aurais-je appris que cela pendant mon voyage, ce serait déjà un résultat très appréciable ; je ne sais pas encore danser, mais je me tire d'affaire.

Il va devenir difficile de m'envoyer de l'argent si le chemin de fer venait à être coupé ; le plus simple serait que tu déposes en mon nom une certaine somme à la Banque Nationale, 100 ou 200 piastres par exemple, que je pourrais toucher en passant à des succursales jusqu'à mon départ du Mexique.

La méthode d'envoyer de l'argent ne peut pas convenir dans un pays en révolution ; il faut la remplacer par la méthode des correspondants dans chaque ville où l'on peut toucher de l'argent.

Je ne comprends pas pourquoi tu ne m'as pas prêté un revolver avant de partir pour ici ; c'est une chose qui coûte trop cher à acheter, mais qui est absolument nécessaire en dehors des villes. Je remplace par des compagnons de voyage qui en ont, mais ce n'est pas la même chose.

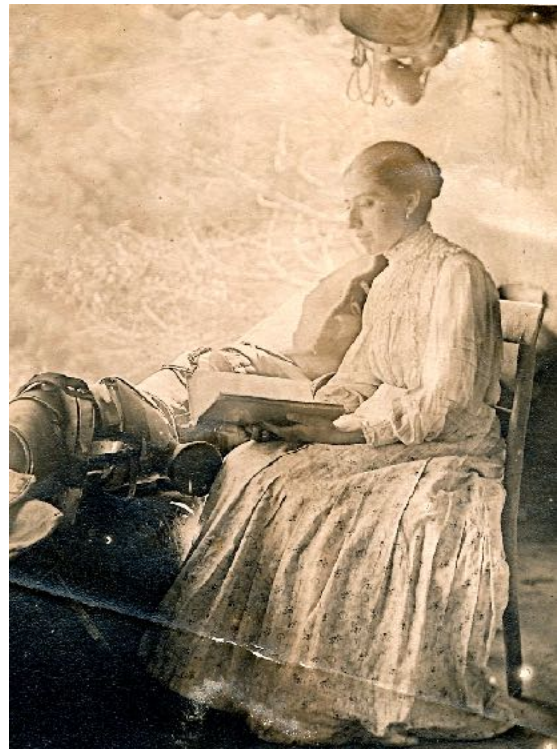
Amitiés,
Philippe.

Je ne pense toujours pas avoir plus à te demander que l'argent pour mon retour ; mais comment le feras-tu parvenir s'il y a des chichis et comment ferais-je si je me trouvais coupé de Mexico ? C'est pourquoi je crois qu'un correspondant (banque ou homme) serait utile.

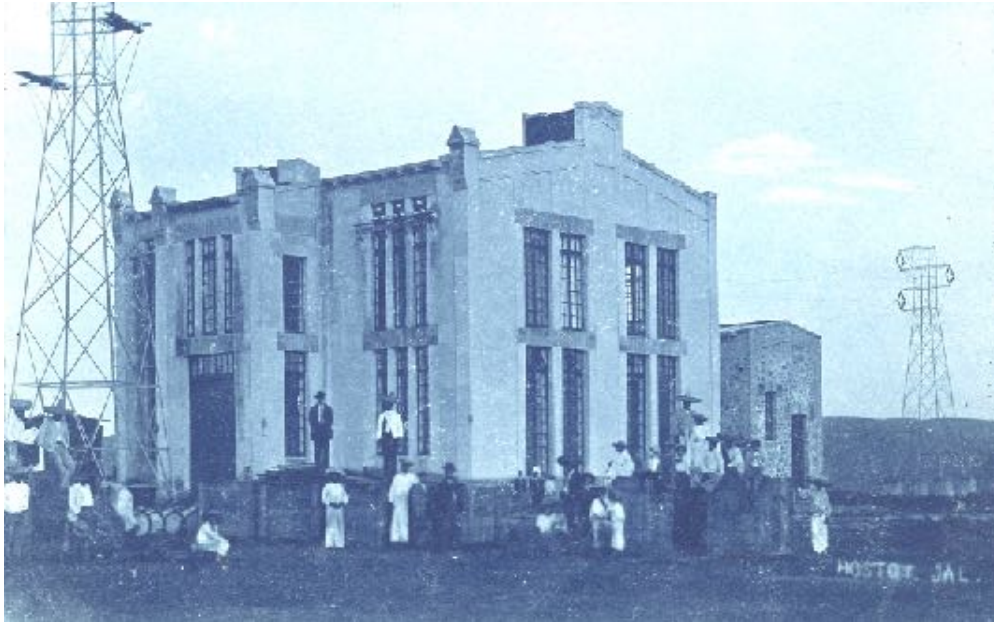
Loyer	120
Nourriture	150
Éclairage, chauffage	20
Cuisine faux frais	30
Blanchissage	25
Divers	<u>60</u>
	400
Vêtements	<u>100</u>
	500
Imprévus	<u>100</u>
	600



Hostotipaquillo, vieux Mexicain.



Hostotipaquillo, une Mexicaine.



Sous-station électrique Siemens et Schuckert.

Télégramme de Jean TM à son frère PhilippeTM

Mexico

Vendredi 16 février 1912

Puisque route manque de sécurité tu dois abandonner voyage Colima---Achat revolver inutile et dangereux---Si nécessité argent pour usage pacifique, télégraphie---Jean.

Carte de Philippe TM à son frère Jean TM

Colima

Samedi 16 février 1912

Je pars demain pour Manzanillo, tous frais payés avec 50 piastres. Je trouve qu'étant donné la mise de fonds que j'ai déjà faite dans ce voyage à Guadalajara, ce serait bête de supprimer la pointe sur le Pacifique.

J'ai appris beaucoup d'espagnol et à connaître les commis voyageurs français, ce qui n'est pas inutile.

Mon séjour à Puente Grande ne me coûtera rien comme logement et nourriture. Envoie-moi donc 50 piastres à Colima poste restante pour que je les trouve à mon retour de Manzanillo ; c'est le système des petits paquets, mais il n'a pas d'inconvénient ici.

J'ai fait la connaissance de M. Nicole, inspecteur de la Banque Londres et Mexico (très bien).

REPUBLICA MEXICANA
TARJETA POSTAL

Timbre.

La correspondencia.

La dirección.

Je reste encore au moins 2 jours.
"El Surtidor" Z. Satecedo, Colima.
27 fév. Repars demain matin pour Guadalupe. Volcan fume un peu et bandits signalés.

Colima 26 Fév. 1912
Retour de Manzanillo où j'ai fait un tour en canot automobile dans la rade avec M. Burgunder. Fortes vagues qui nous ont empêchés de sortir. Le volcan de droite (le plus sérieux) se refuse absolument à fumer comme il a plus de 4.000 mètres de haut je n'irai pas y voir. M. Le Harrivel me pilote un peu partout et me met l'eau à la bouche en me montrant de splendides minerais, mais les mines sont un peu loin (entre autres la fameuse montagne de fer).
Amities. Ph.

Monsieur J. Comany Martin
Aportado 1227

Mexico D.F.

Carte postale de Philippe TM à son frère Jean TM

Colima Gran Hôtel California

Le 26 février 1912

Retour de Manzanillo où j'ai fait un tour en canot automobile dans la rade avec M. Burgunder, agent de la Compagnie Transatlantique à Mexico. Fortes vagues qui nous ont empêchés de sortir.

Le volcan de droite, le plus sérieux, se refuse absolument à fumer. Comme il a plus de 4000 m de haut, je n'irai pas y voir. M. Le Harrivel me pilote un peu partout et me met l'eau à la bouche en me montrant de splendides minerais, mais les mines sont un peu loin, entre autres la fameuse montagne de fer.

Je reste encore au moins deux jours.

27 février

Repars demain matin pour Guadalupe. Volcan fume un peu et bandits signalés.

Lettre de Philippe TM à son frère Jean TM

Colima

Mardi 27 février 1912

Mon cher frère,

Je viens d'avoir ce matin une conversation des plus intéressantes avec le fils de M. Harrivel en espagnol, puis avec son père en français. Cette famille est vraiment bien intéressante à étudier. Un père français d'éducation et de cœur, agent consulaire de France, et sept enfants comprenant, mais ne parlant pas le français. Je crois que cela s'explique par l'absence presque totale de Français dans le pays sauf deux Barcelonnettes, et par l'autoritarisme français ; un Français parfait tue souvent l'initiative de ses enfants en les élevant parfaitement.

Il console ensuite son orgueil en se disant qu'on ne peut pas avoir d'hommes de génie deux générations de suite.

Bien que ne parlant pas français, le fils aîné de M. Le Harrivel m'a eu l'air très sérieux et un bon aide de son père, qui est évidemment l'homme le plus éminent de tout l'État de Colima.

Il a fait imprimer une carte au 200 000e de l'État de Colima réalisée d'après ses plans. J'ai vu de plus le plan au 10 000e de la région des mines de fer, dont M. Le Harrivel et son fils ont fait la triangulation en deux mois et demi ; c'est à 55 km de Colima et de Manzanillo, mais le chemin est plus facile par Manzanillo.

Le minerai a l'aspect de blocs d'acier ; il contient 65 à 70 % de fer. Il est dans des collines et sur de grandes étendues à la surface du sol, sans végétation ; on dirait des carapaces cuirassées me dit-il. C'est très intéressant à voir, mais il faut deux jours pour s'y rendre, et c'est à cause de tes conseils de prudence au point de vue santé que je ne m'y rends pas.

Je ferai au contraire demain matin ou après demain une étape de quatre à cinq heures jusqu'à l'hacienda d'un Allemand (monsieur Henkel, directeur de la mine française de Mina Grande) près du pied du volcan ; une deuxième étape le lendemain jusqu'à un village où il y a une fonda où dormir, et reprendrai le train qui passe à côté le lendemain. Tout le trajet vu sur la carte et proposé par M. Le Harrivel. Cela me permettra enfin de voir une hacienda ; je suppose que j'en ai vues déjà des tas, mais sans le savoir.

M. Le Harrivel m'a expliqué que le territoire de Colima n'avait jamais connu de révolution tandis qu'il était assez dangereux de vivre du côté de Guadalajara, climat plus malsain et population plus turbulente. Les gens de Guadalajara m'avaient expliqué la même chose en me parlant de Mexico, et je crois qu'ils ont raison autant que j'ai pu le vérifier, car le climat de Guadalajara est bien meilleur que celui de Mexico, et celui de Colima encore plus doux.

Il faut faire sa sieste, mais on la fait très agréablement. À cause de la longueur des nuits, tout a le temps de se rafraîchir et il fait très bon jusqu'à 11:00. Comme d'autre part on est à 600 m d'altitude, les rayons du soleil sont tamisés et moins brûlants qu'à Mexico.

M. Le Harrivel m'a expliqué qu'il n'avait jamais été malade et n'avait jamais eu les fièvres. Il a d'ailleurs une plante médicinale meilleure que la quinine, dit-il, dont je lui demanderai le nom.

J'ai vu chez lui du bois comme de la porcelaine dont on avait fait de jolies sculptures. C'est de l'iguera, figuier sauvage. Il faudra que j'en rapporte en Europe.

Je rapporte pour le partager avec M. de Font-Réaulx du minerai de fer, du magnétique et de l'ordinaire.

J'ai continué mes études de commis voyageurs à Guadalajara ; ce sont décidément les dernières gens auxquels il faille se renseigner sur un pays ; ils ne le voient pas si ce n'est la gare et l'hôtel, et s'imaginent le connaître.

M. Pinson m'a dit en riant de te rassurer, car il n'y avait absolument rien entre Colima et Guadalajara, pas même à prévoir : il serait le premier à souffrir, et le premier à être renseigné sur les troubles par ses téléphones particuliers qui s'étendent sur 200 km de long.

« La Ciudad de Mexico », le grand magasin Barcelonnette d'ici, m'ayant dit la même chose, je suis parti et j'ai retrouvé M. Burgunder que je savais arrivé la veille à Colima, et nous avons visité ensemble le port de Manzanillo où la Compagnie Transatlantique compte faire un service de paquebots à l'ouverture du canal de Panama.

Le fameux pont sauté se réduisait à deux traverses demi-brûlées, peut-être allumées par une locomotive, en plaine au-dessus d'une rigole de quelque profondeur.

Il y a eu une attaque d'hacienda la veille de mon départ, entre Guadalajara et Mexico, près du lac de Chapala. C'étaient des voleurs, mais ce n'est pas rassurant : personne n'est mort, bien qu'on l'ait dit au commencement.

Le bruit courant que le pays n'est plus complètement sûr, je renonce à mon excursion et prends le train demain matin pour Guadalajara.

La forêt de ronces de 1 km de large qui me séparait de la mer en allant de Cuyutlan à Manzanillo, est remplie, paraît-il, de tigres, et les lagunes de crocodiles. Leurs squelettes jonchent les bords. La baie est remplie de requins... Que de choses à raconter plus tard !

M. Le Harrivel a vendu 5 millions de francs à des Anglais la montagne de fer.

Remercie M. Le Harivel si tu le vois, car il rentrait directement. Je n'ai pu lui dire au revoir, m'étant endormi le matin quand son train partait. Excuse-moi.

Amitiés Philippe



Philippe Tommy-Martin, deuxième à partir de la gauche.

Lettre de Jean TM à son frère Philippe TM en tournée à Guadalajara

Mexico D.F

Mardi 5 mars 1912

Mon cher frère,

Je suis très affaibli, n'ayant pas pris de nourriture depuis 48 heures. J'ai un peu de fièvre et je souffre toujours des os du bassin et du bas de la colonne vertébrale. La situation politique s'aggrave. Reviens.

Lettre de Philippe TM à son frère Jean TM

New York

Lundi 1er avril 1912

Mon cher frère,

Je suis arrivé à New York vendredi à 1:00. Nous aurions même dû arriver à 9:00 du matin, car le « Mexico » est le meilleur bateau du service de Veracruz, mais nous avons eu du brouillard pendant la dernière nuit. Brusquement nous avons été réveillés par la sirène qui poussait son rugissement toutes les 30 secondes. C'était lugubre, d'autant plus que nous avons rencontré énormément de navires le jour précédent. Il y en avait toujours au moins un à l'horizon. Cela n'a duré que trois quarts d'heure, mais le lendemain matin nous avons eu, avant d'entrer à New York, une tempête avec du brouillard.

Café Lafayette, 9 th University Place, NY.

Je suis venu faire un bon déjeuner ici ; comme il n'y a que des repas à la carte le matin, je m'en suis tiré à deux dollars ; mais ça fait plaisir d'avoir des garçons français.

Vu le professeur Cohn, Français israélite, de langues romanes à l'Université Columbia, université de New York. Je lui ai demandé de me faire visiter la partie scientifique de l'université, et il m'a dit qu'il avait connu beaucoup Papa, qu'il avait le plus grand respect pour lui ; bien que plus jeune que lui, il connaissait

beaucoup de ses amis du barreau. Il a ajouté : « on s'étonnait qu'il ne fit pas de politique, mais c'était un principe chez lui ».

M. Hendersen de la Compagnie Transatlantique m'a accompagné à la Fabre Line (porte à porte) où l'on m'a promis que je serais seul dans ma cabine de famille.

J'ai deux hublots, un canapé à angle droit avec le lit, ce qui te donne une idée de la taille de cette pièce, téléphone, etc. Des trois lits l'un est rentré dans le mur, l'autre me sert et le troisième est un canapé-lit. Je voyagerai avec M. Morachini, l'élève vice-consul. All right. J'ai vu aujourd'hui au consulat M. d'Halewyn vice-consul qui m'a dit connaître René.

J'ai reçu ta lettre avec les cartes que tu me renvoyais. On m'a donné un papier que j'ai fait signer par la compagnie Fabre moyennant quoi on me remboursera en France et les huit piastres. Les personnes qui avaient un reçu d'O'Kelly ont été remboursées immédiatement. Je vois dans un journal américain que les troupes fédérales mexicaines battent en retraite.

Les deux modistes qui dirigent le magasin de chapeau « Fémina » sur l'Alemada m'ont passé toutes sortes de pièces de l'illustration pendant la traversée. Elles s'appellent Mme Pradel et Mme Estelle, mais je ne te le conseille pas d'acheter des chapeaux chez elles : 150 piastres a l'air d'un prix courant.

Bien à toi. Philippe

FORTY-FIVE HUNDRED MILES OF DELIGHT

FABRE LINE
THE ONLY FRENCH MEDITERRANEAN LINE
PASSENGER LIST POST CARD

SERVICES | NEW YORK TO NAPLES - NICE - MARSEILLES
NEW YORK TO AZORES - LISBON - MARSEILLES
PROVIDENCE TO NAPLES - MARSEILLES
PROVIDENCE TO AZORES - LISBON - MARSEILLES

OVER THIRTY-ONE YEARS EXISTENCE WITHOUT A SINGLE ACCIDENT
OR LOSS OF LIFE TO ANY PASSENGER

FORTY-FIVE HUNDRED MILES OF DELIGHT

Madame Albert Martin
8, rue Lincoln
Paris
France

S. S. CANADA AND SAINT ANNA
FABRE LINE

FABRE LINE

List of Officers
of the
S. S. CANADA,
MAIDEN TRIP
From New York, Wednesday, April 3rd, 1912
To Naples and Marseilles.

COMMANDER VICTOR BOULEUC	Lieutenant de Vaisseau
ROYAL COMMISSIONER	Dr. Brunelli

2nd Captain	Armand Peretti
1st Lieutenant	Paul Ventre
2nd Lieutenant	Gaston Cayla
Surgeon	Dr. Raymond Bourgaecien
Surgeon	Dr. Pietro Cantatore
Purser	Laurent Vieal
Chief Engineer	Antoine Couvert
2nd Engineer	Armand Blanc
3rd Engineer	Jean Dorien
4th Engineer	Pierre Vaux
5th Engineer	Francois Casanova
Radio Telegraphist	Yves Andouard

Maitre d'Hotel Walter Kahnke

JAS. W. ELWELL & CO., Gen. Agts,
Seventeen State Street,
NEW YORK

MM. Cyp. FABRE et Cie. Owners
NAPLES—31 Via Agostino de Perlis.
MARSEILLES—15 Rue Beauvau
LISBON—4 P. do Duque da Terceira

List of First Class Passengers

Miss Mary L. Anderson, Philadelphia, Pa.	Dr. Dean D. Lewis, Chicago, Ill.
Mr. Thomas S. A. Barber, New Orleans, La.	Mrs. Lewis, Washington, D. C.
Mrs. Barber, " "	Miss Sallie Soucervall Mackall, Washington, D. C.
Miss Myrtle Barber, " "	Mr. J. A. Madore, Montreal, Can.
Mrs. L. M. Burns, Brooklyn, N. Y.	Mrs. Madore, " "
Captain Jules Besson, New York City	Miss Juliette Madore, " "
Mrs. Besson, " "	Miss Jessie Macfarland, New York City
Master Maurice Besson, " "	Mr. Mervyn Mackenzie, " "
Miss Jennie Besson, " "	Mrs. M. Mackenzie, " "
Mrs. Mary Bouzon, " "	Miss Joan Mackenzie, " "
Miss Jeanne Bouzon, " "	Mr. Pierre Marchini, " "
Mrs. James Breneman, Cleveland, O.	Mr. Philippe Tommy Martin, Mexico City, Mexico
Miss Mabel Brundret, " "	Miss Emma Melle, Mount Vernon, N. Y.
Mrs. William J. Byth, " "	Mr. Otto Newman, Cleveland, O.
Miss E. Champagne, Montreal, Can.	Mrs. Newman, " "
Miss Henrietta Church, New York City	Miss M. J. Perrin, Cleveland, O.
Mrs. W. T. Crenshaw, Atlanta, Ga.	Mr. H. V. Porter, Minneapolis, Minn.
Mr. R. Davidson, New York City	Mr. J. K. Reeve, Ridgewood, N. J.
Miss Blanche Edmiston, Lincoln, Neb.	Mrs. Reeve, Chicago, Ill.
Mr. John T. Fallon, New York City	Dr. Charles J. Rowan, Chicago, Ill.
Mrs. J. Gareau, Montreal, Can.	Mrs. Rowan, Washington, D. C.
Dr. C. Floyd Haviland, Kings Park, N. Y.	Dr. C. L. Shear, Washington, D. C.
Mrs. Haviland, " "	Mr. Henry G. Thompson, Cleveland, O.
Mrs. Lamcel Hitchcock, Washington, D. C.	Mrs. Thompson, Brooklyn, N. Y.
Miss Alice Hitchcock, " "	Miss V. Tourner, Baltimore, Md.
Master David Hitchcock, " "	Mrs. Nathaniel Williams, Baltimore, Md.
Mr. L. Joyce, New York City	Miss Rita Wilson, New York City
Miss Mary J. King, Cleveland, O.	Mr. Mark W. Woods, Lincoln, Neb.
Rev. H. Langevin, Montreal, Can.	Mrs. Woods, " "
Mr. Noël Leclere, " "	Mr. Pace Woods, " "
	Miss Eugena Woods, " "

3-4-12

Lettre de Philippe TM à son frère Jean TM

Sanatorium La Charmille
Riehen (Basel)

Le 20 octobre 1912

Mon cher frère,

Tu t'étonneras peut-être de me voir dans un sanatorium. Je me porte comme le Pont-Neuf c'est du reste dans cet espoir que je m'y suis rendu. Je mène à Zurich une vie malsaine de restaurants et j'ai besoin arrivé en vacances de me reposer. N'ayant plus de famille où aller passer des vacances, car la génération qui me précède est déjà entrée dans la vie, j'en suis réduit quand je veux me reposer d'un travail d'examens à aller dans un établissement de repos comme La Charmille où je suis maintenant. Cela a ses avantages et ses inconvénients, mais c'est la meilleure solution.

L'inconvénient est que tes colis vont peut-être arriver chez Laure qui me dira que j'ai fait venir ces objets pour les offrir, donc elle les garde. En tout cas elle s'est emparée de la liste que tu as envoyée avec les prix et tout sera remboursé sûrement.

Je vois dans le journal que la révolution continue toujours au Mexique. Je raconte toujours froidement que tout va bien là-bas, j'ai fouillé tout le pays plus calme que la Suisse elle-même. Mais les habitants mettent leur amour-propre à vouloir avoir une révolution, de là vient les nouvelles que l'on lit dans les journaux. J'admire en effet le Figaro, il faudrait savoir quel est son correspondant.

Il m'a semblé d'après une statistique à mon grand étonnement que les importations françaises avaient plus souffert que les allemandes, anglaises et américaines.

Je ne sais pas si je t'ai dit que j'ai entendu parler, il y a trois mois, d'André Germain. Passant à Zurich, il a écrit à mon camarade Schoelhommer, président des étudiants alsaciens, lorrains, de passer le voir à Zurich. Mon camarade l'avait tapé par lettres de quelques-uns de ses romans pour la bibliothèque de la société. André Germain est toujours le même, il a toujours sa petite voix et a l'air complètement vidé. D'après ses écrits il a l'air de mépriser tout ce qui s'appelle la république et de regretter la grâce de la société du XVIIIe siècle. J'aurais désiré le voir, mais il était déjà reparti.

Il a posé un article de lui dans un Figaro de la fin d'août. Il a fondé une revue (prose et poésie) intitulée « le double bouquet » où son style correct, mais compliqué et sans aucune clarté ne dépare pas la collection.

Je t'ai vu dans le programme du 14 juillet trônant en photo, je te félicite, mais fais-toi couper les cheveux plus artistiquement ; compare avec le docteur Cornillon, il a l'air du type distingué au milieu de vous tous.

J'ai reçu son ordonnance que tu m'as envoyée, ainsi que les journaux du Mexique, dont la lecture m'a beaucoup intéressé. Ce journal est vraiment bien rédigé. Je rentre à Zurich dans cinq jours.

Amitiés. Philippe
Universitatstr.51